Ami du Clergé du 30 janvier 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — III. La gloire de l'œuvre de Dieu, 49. — IV. La gloire du Père, principe et fin, 51.
Carême sur l'humanité du Christ. — II. Le Christ a mené une vie humaine, 54. — III. Le Christ est de la race des humbles, 56.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XVI. *Quinquagésime* : L'aveuglement spirituel, 59.
Avis paroissiaux. — Les Quarante-Heures, 61. — Tout le monde doit faire son Carême, 61. — Nécessité et pratique du Carême, 62.
Allocutions de mariage. — I. Au mariage d'un Georges, 63.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

III

LA GLOIRE DE L'ŒUVRE DE DIEU

Mes frères,

Quand, en face d'une œuvre quelconque, nous déclarons avec une moue de déplaisir : « Vraiment, ça ne me dit rien ! » nous reconnaissons simplement qu'elle ne dit pas grand'chose de bien de son auteur.

Elle en dit tout de même quelque chose : d'abord qu'il existe, puis son intention, et puis ses efforts, sinon son succès. En réalité, si, au lieu de détourner d'elle un regard si tôt fatigué, vous l'interrogiez avec soin, vous ne sauriez croire tout ce qu'elle vous raconterait ; car sur son auteur elle en sait beaucoup plus long qu'on ne le pense, mais elle ne le dit qu'à l'oreille de ceux qui s'arrêtent complaisamment à l'écouter.

Il en est ainsi de l'œuvre divine. Plusieurs la déclarent mauvaise et ne la regardent même pas. A ceux-là, vous le devinez, les cieux et la terre ne racontent pas la gloire de Dieu : tout cela ne leur dit absolument rien.

Aux philosophes l'univers se contente de dire qu'il a une cause, que l'on nomme Dieu ; et c'est tout.

A qui donc, si ce n'est à vous, âmes attentives et pieuses, les cieux et la terre raconteront-ils la gloire de Dieu ? Or ils en savent plus long que vous ne le pensez, j'en suis sûr. Etes-vous curieuses de les entendre ? Alors je dois vous avertir qu'à la différence de beaucoup d'êtres supérieurs, les cieux et la terre ne parlent que lorsqu'on les interroge, et répondent si discrètement qu'on devine plutôt qu'on n'entend. Prêtez-moi, je vous prie, une oreille attentive, je vais vous le raconter un peu plus haut.

Nous disions que la gloire d'un être, c'est son rayonnement. Quand je pose à l'œuvre divine ces trois questions essentielles : Qui t'a créée? De quelle manière ? Et comment es-tu constituée ? je vois aussitôt des cieux et de la terre jaillir trois rayons glorieux : l'un qui glorifie le principe, et c'est le pur amour de Dieu ; l'autre qui glorifie sa manière : une toute puissante création ; l'autre qui glorifie la justice, qui distribue les dons créés.

En vérité, m. f., à qui veut les entendre, et les cieux et la terre racontent ainsi la gloire de Dieu. Ecoutons-les !

I. — *Le principe : l'amour*

Vous ne ferez pas dire au monde qu'il sort d'une autre source que de l'amour de Dieu.

Avant que le monde existât, Dieu est. Il est un en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit. Dans le sanctuaire de la Trinité, les trois divines Personnes réalisent tout être, toute vie, toute béatitude. Au dehors il n'y a rien, absolument rien, le néant !

Pourquoi donc — je vous le demande — Dieu ferait-il quelque chose ? Nous autres, au fond, nous agissons parce que nous ne sommes pas actuellement tout ce que nous pourrions être. Notre acte est un effort de notre être pour se dilater. Mais Dieu est tout ce qu'il peut être. Son être est plein jusqu'au bord.

Tellement plein justement, qu'il ne demande qu'à déborder ; car il est naturel au bien de se répandre. Encore faut-il qu'il y soit incliné. Or cette inclination du cœur à se répandre s'appelle d'un nom propre : l'amour. Sous la poussée de son amour, vous verrez donc le cœur du bon Dieu se pencher un jour sur l'abîme du néant et en faire surgir des vases qu'il remplira de son amoureuse effusion.

La gloire de son être qu'il admire dans son Verbe, il ne saurait la partager ; mais il en fera resplendir des rayons divers sur des êtres plus ou moins parfaits. La gloire de sa vie est incommunicable ; il animera certains êtres d'un souffle plus ou moins semblable à son Esprit. L'amour de Dieu veut se répandre ; et ne pouvant créer un être qui le contienne en vérité, il créera des êtres innombrables pour y refléter mieux sa sagesse et pour y verser plus d'amour.

Au fond, notre être est simplement une certaine goutte d'amour sortie du cœur du bon Dieu. La matière n'est pas autre chose qu'une goutte d'amour cristallisée ; la plante, une goutte d'amour en mouvement ; l'animal une goutte d'amour sensible ; l'homme une goutte d'amour intelligente ; l'ange une goutte d'amour toute spirituelle. Et quand la raison ou la foi descend jusqu'au fond d'un être pour s'assimiler son essence, elle y découvre et elle y boit une goutte d'amour divin.

Qui donc en a fixé la mesure à chaque être ? La souveraine liberté de cet amour créateur. Car au moment où Dieu décide de répandre au dehors des gouttes de son amour, tout est devant ses yeux comme n'étant pas encore. Nul mérite par conséquent ne peut déterminer son choix. Il ne doit, il ne peut prendre conseil que de lui-même pour décider souverainement quel être sera un grain de sable, quel un vivant rudimentaire, quel un acte parfaitement libre, quel un bonheur tout divin. La volonté d'amour de Dieu est seule maîtresse de ses dons. Et s'il est vrai qu'il aimera plus ceux à qui il aura plus donné, le dernier atome du dernier des êtres lui devra toujours cette faveur insigne d'être sorti du néant.

N'ayant donc de comptes à rendre à personne de la mesure de ses dons, Dieu, par un acte souverainement libre de sa mystérieuse dilection, détermine le degré d'amour que chaque être recevra de son cœur à l'instant de la création.

Ainsi, m. f., quand on interroge n'importe quel être sur le vrai principe d'où il sort, il vous répond sans hésiter : « C'est l'amour du bon Dieu qui m'a créé et mis au monde, son amour souverainement libre et infiniment généreux ; car je suis un rayon sorti du cœur de Dieu. »

II. — *Le moyen : la Création toute puissante*

Par quel chemin ? De quelle manière ? — A cette nouvelle question méditez bien cette réponse : par la voie d'une Création où rayonne sa toute-puissance.

« Au commencement, dit l'Ecriture, Dieu créa le ciel et la terre. » Il les a créés, c'est-à-dire, il les a tirés du néant, non pas en ce sens que le néant fut entre les mains de Dieu l'élément premier avec quoi Dieu a façonné l'univers ; non pas en ce sens que le néant était un vase d'où Dieu a tiré tous les êtres. Prendriez-vous le Créateur pour un ouvrier à façon qui se contente de transformer, ou pour un espèce de prestidigitateur ?

Vous le prenez au moins pour le plus génial de ces inventeurs, dont nous admirons tous les jours les prodigieuses créations ; et vous serez encore très loin de la splendide vérité. Tous nos inventeurs, en effet, lorsqu'ils nous présentent une nouveauté, que peuvent-ils bien revendiquer de nouveau à leur actif ? Simplement une façon nouvelle de réunir des éléments préexistants dans la nature. Ils nous les présentent sous une nouvelle forme, et c'est tout. En somme, nous déformons, nous reformons, nous transformons, nous ne formons pas ; à plus forte raison nous ne produisons pas la matière. Nous ne créons rien, en vérité, puisque, avant la création, rien n'existe.

Rien n'existe : de cette petite phrase je viens simplement d'expliquer le sujet : rien. Avant la création, aucun des éléments qui constituent l'essence d'un être, ni sa matière, ni sa forme, n'existent d'aucune façon : tout est à faire ; et par là, vous l'avez compris, cela n'appartient qu'à Dieu.

C'est vrai aussi de l'existence qui va sortir de ses mains. Dans la réalité, comme nous l'expliquions l'autre jour, on peut exister plus ou moins. La manière parfaite d'exister, c'est d'être actuellement en pleine possession de son être ; mais on peut déjà exister d'une façon embryonnaire dans la puissance de sa cause. La moisson qui n'existe pas encore actuellement dans nos champs, existe cependant d'une façon réelle, quoique rudimentaire, dans les germes qui dorment au creux de nos sillons ; tandis qu'elle n'existe en aucune manière dans les pavés de nos rues.

Précisément, m. f., que faisons-nous quand nous produisons quelque chose ? Simplement mettre au jour ce qui était dans l'ombre, faire épanouir les germes, tirer de la puissance d'un être ce qu'il recélait dans ses profondeurs. Nous faisons exister pleinement ce qui avait déjà un embryon d'existence ; rien de plus.

Quand Dieu crée, rien n'est d'aucune façon. Ce qui sort du néant n'y était pas en germe. Au point de vue de l'existence, c'était justement le néant.

Cela était seulement possible, en ce sens qu'il était possible que Dieu le tirât du néant.

Mais s'il suffit de la puissance d'un génie pour faire sortir d'un être les formes nouvelles qu'il possède en germe, il faut évidemment, pour tirer un être simplement possible du néant qu'il est en réalité, une puissance infinie ; ainsi le Créateur, c'est proprement le Tout-Puissant.

Vous aimez à rechercher dans un chef-d'œuvre la griffe, la marque de l'auteur. Si vous la cherchez dans la Création, les cieux et la terre vous répondront, soyez-en sûrs : « *Omnipotens nomen ejus.* Son nom, c'est le Tout-Puissant, car, dit la Sainte Ecriture, au-dessus de toutes ses œuvres il nous montre avec évidence sa toute-puissante vertu ! » (Eccli., XLIII, 30).

Hélas ! avouons-le à notre extrême confusion, ce que Dieu nous montre avec évidence, nous n'arrivons pas à le voir. Alors que la simple raison suffirait à le démontrer, notre foi, éclairée d'en-haut, ne perçoit à peu près jamais ce rayon de la toute-puissance qui jaillit essentiellement de tout être créé. Dites-moi, m. f., que ce n'est pas vrai, que je vous calomnie. Avec quelle ferveur je me rétracterais ! Mais hélas ! ce n'est que trop vrai. On ne voit la toute-puissance que quand elle nous écrase de sa gloire. La splendeur d'un miracle nous éblouit, nous fait chanter, nous précipite à deux genoux. On se vante d'avoir vu à Lourdes rayonner la toute puissante vertu de Dieu. Est-ce que par hasard il aurait repris là sa besogne de Créateur ? Pas le moins du monde ! Il se contente de reformer, de transformer des êtres plus ou moins déformés par la vie. Mais alors je ne comprends plus.

Ce grain de sable que vous foulez toute la journée, dans toutes les rues, cette goutte d'eau qui tombe du ciel, cette feuille que le vent emporte, il a fallu pour les produire une autre puissance que pour un miracle, et vous ne le voyez pas ? Et vous ne louez pas le Seigneur ? Sa toute-puissance dans un miracle est si peu évidente qu'il faudra pour la proclamer une enquête qui n'en finit pas. Ici c'est l'évidence même. Il faut être le Tout-Puissant pour bâtir un grain de poussière, pour former de rien une simple goutte d'eau. Et quand vous les voyez, vous ne voyez pas rayonner la toute-puissance divine ? A quoi donc sert votre raison et plus encore votre foi ?

Ah ! j'espère bien que désormais il plaira souvent à votre piété d'inviter tous les êtres, les uns après les autres, à bénir avec nous notre Créateur !

III. — *L'œuvre de justice*

Comme vous bénirez enfin sa justice, qui rayonne splendidement dans la distribution des dons qu'il a créés ! Mais il faut, je l'avoue, y regarder d'un peu plus près, car, selon toutes les apparences, il y a tellement d'injustices en ce monde, qu'on finit par s'en prendre à Dieu et blasphémer qu'il n'est pas juste.

Si l'iniquité n'était qu'une exception, si c'était par hasard et accidentellement que les meilleurs biens de ce monde se trouvaient en de mauvaises mains, on ne crierait pas à l'injustice, ou du moins ce cri-là ne monterait pas jusqu'au ciel. Mais quand on voit perpétuellement, pour parler comme l'Ecriture, l'impie triomphant et le juste foulé aux pieds, de pauvres bêtes innocentes souffrir et mourir si cruellement, et en somme les biens et les maux répartis trop souvent en proportion inverse de la valeur et du mérite, ce vrai torrent d'iniquité, selon le mot du psalmiste, nous trouble et nous renverse : « *torrentes iniquitatis conturbaverunt me* », menaçant d'engloutir notre raison et notre foi.

Or, malgré toutes les apparences, il faut tenir évidemment que Dieu répartit tous ses dons avec une souveraine justice. La raison le commande et notre foi l'affirme.

Pour éclaircir un peu ce mystère du mal, qui recouvre la création d'une ombre si pénible à voir, pénétrons jusqu'au cœur de la justice divine, dont le principe est sa sagesse. C'est à elle, en effet, qu'il appartient essentiellement de mettre de l'ordre dans les œuvres divines, par conséquent de distribuer à chaque être le rôle qu'il doit jouer dans la création,

lequel rôle doit comprendre et le but à atteindre et les moyens de le remplir. Tel est le plan de la sagesse. C'est déjà, à l'état de projet, la répartition de ces biens que la toute-puissance répandra un jour par la création de la nature et de la grâce. Ce jour-là la justice n'aura plus qu'à exécuter le plan de la divine sagesse pour faire ce qui doit être fait et donner à chaque être ce qui lui reviendra de droit, du droit qu'il tient précisément, et qui lui vient uniquement du très libre vouloir de Dieu, disposant tout avec ordre et mesure, selon l'ordre qui lui agrée et dans la mesure qui lui plaît. Mais cet ordre et cette mesure sont justes, puisqu'ils sont forcément conformes au principe essentiel de toute moralité, qui est la volonté de Dieu.

Dès lors, les limites de toute justice qui serviront de règle à Dieu dans la distribution des dons de son amour, sont d'une part les convenances de son infinie sagesse, d'autre part les exigences naturelles de chaque être.

C'est en dehors de ces limites que se trouvera l'injustice Ce qui ne respecte pas la volonté de Dieu, est injuste ; et si un être est dépourvu de ses moyens indispensables, il est victime d'injustice. C'est en effet le droit de Dieu que tous ses ordres soient respectés ; et c'est le droit des créatures qu'on respecte l'ordre où elles sont placées. Toute injustice est un désordre de l'un ou l'autre côté ; car la justice, c'est l'ordre tout simplement.

Tenant en main le flambeau de ces principes manifestes, si je regarde maintenant de quelle manière sont distribués les biens et les maux ici-bas, je cherche en vain une injustice dont Dieu porterait le poids.

Pouvez-vous dire d'abord que si le juste souffre, par exemple, cela ne convient pas à Dieu, quand je le vois précisément traiter ainsi son propre Fils, en qui pourtant il met toutes ses complaisances ? Que vous ne compreniez pas les raisons divines de souffrir, c'est possible ; il n'en est pas moins vrai qu'il y en a évidemment, puisque nous voyons de nos yeux un Dieu souffrir et mourir en croix, à moins de prétendre qu'il l'a fait sans raison. Le monde le prétend, en effet ; mais la sagesse de ce monde n'est qu'une folie aux yeux de Dieu.

Pourriez-vous dire également que c'est vraiment contre nature que tel malheur fonde sur vous ? Ce mal n'a-t-il pas eu des causes naturelles, que Dieu aurait dû empêcher d'agir, pour que ce mal n'arrivât point ? En somme, la justice qu'on réclame, bien loin d'être exigée par la nature elle-même, est au contraire un procédé contre nature : il aurait fallu un miracle, et donc au fond une injustice, tolérable exceptionnellement pour quelque motif supérieur, mais impossible habituellement sous peine de mettre en doute la justice de la Providence, dont le rôle essentiel, nous venons de le dire, est justement de respecter l'ordre naturel des choses.

Concluons donc, m. f., avec Notre-Seigneur lui-même, quand il nous montre dans l'Evangile le maître de la vigne distribuant le salaire à ses ouvriers d'une façon qui paraît injuste : « De quoi vous plaignez-vous ? Ne vous ai-je pas donné ce qui était convenu, ce qui convenait à ma sagesse, et convenait à votre être? Je ne vous fais point d'injustice, parce qu'il me plaît d'avantager ceux-ci. Ne suis-je donc pas le maître de mes biens ? Faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon ? »

C'est bien le mot qu'il fallait dire. Prétendre que le monde est rempli d'injustices, cela prouve non pas qu'il en soit ainsi, mais qu'on le regarde avec de mauvais yeux.

Maintenant que vous êtes éclairés par ces principes lumineux de la raison et de la foi, vous voudrez désormais, et quoi qu'il vous arrive, adorer la justice de Dieu et bénir de plus sa bonté.

* *

Car un être, au fond, n'est pas autre chose qu'une goutte de pur amour, que la toute-puissance a créé à la mesure exacte d'une infinie sagesse.

Vous qui désirez tant voir un jour le bon Dieu, habituez, je vous prie, les yeux de votre foi à saisir aisément ce triple reflet de l'être divin dans la goutte d'eau des créatures, où il rayonne splendidement.

Vous qui aimez tant le bon Dieu, ne cessez plus, je vous en prie, de coller vos lèvres pieuses au bord de chaque créature pour y boire la goutte d'amour que Dieu y a déposée.

Vous qui voudriez, c'est justice, servir Dieu à la perfection, servez-vous justement de toutes les créatures pour rendre au Créateur les hommages qui lui sont dus.

Alors Dieu tirera de sa merveilleuse Création la meilleure gloire qu'il désire, car il l'a faite, en vérité, pour aider notre âme, qui est le chef-d'œuvre de sa bonté, de sa puissance et de sa justice éternelles, à le connaître, à l'aimer et à le servir ici-bas, et par ce moyen mériter sa propre vie éternelle que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

IV

LA GLOIRE DU PÈRE, PRINCIPE ET FIN

Mes frères,

Nous avons commencé, comme il convenait, par adresser une louange commune à la gloire de la Trinité. Tournons désormais nos regards et nos hommages vers chacune des Personnes divines, et d'abord vers le Père de qui tout procède et à qui tout doit revenir, car il est le principe et la fin de tout être.

Sans doute, c'est Dieu en tant que Dieu, c'est la Trinité tout entière qui fait toutes les œuvres divines, puisque la source des opérations c'est la nature, et qu'elle est unique dans les trois Personnes.

Mais tel on est, tel on agit. Comment chacune des trois Personnes, même dans une opération commune, ne laisserait-elle pas la marque de sa personnalité ? Il est donc juste qu'on la recherche et qu'on lui en approprie la gloire.

Celle du Père, dont il dit lui-même : « Je n'abandonnerai ma gloire à personne », la voici manifestement : « Je suis le principe et la fin » ; car il est la cause première et la fin dernière de tout.

Essayons, m. f., de nous en rendre compte, pour être à même ensuite de l'en glorifier.

I. — *Principe*

Quand vous dites que Dieu est cause première de tout — car on ne fait aucune difficulté de le reconnaître — vous ne pouvez pas soupçonner toute la profondeur de ce mot. Voulez-vous que nous le creusions ? Cause de tout ? Et de quoi donc ?

De notre existence, d'abord ? Oui, et de chacun de ses instants.

De notre nature, sans doute ? Oui, et même de chacun de ses actes.

De notre grâce, évidemment ? Et de chacun de ses mérites.

De notre gloire au ciel, enfin ? Et de chacun de ses bonheurs.

Et notez, je vous prie, qu'il en est non seulement la cause, non seulement la cause première, mais encore la cause immédiate, agissant sans intermédiaire, à tel point que sans son action directe et incessante rien de tout cela ne serait, ou cesserait d'être aussitôt.

Connaissez-vous ce beau mystère ? Il le faut, car le reconnaître c'est justement glorifier Dieu.

Que nous sommes légers ordinairement ! Quand nous avons remercié Dieu de cette *existence* qu'il nous a donnée, ou, comme précise le catéchisme, de nous avoir un jour créés et mis au monde, c'est assez, nous tournons la tête et passons, ne songeant plus qu'à employer du mieux possible cette existence qui nous appartient désormais. Peut-on en vérité se montrer plus distrait ou plus superficiel ?

Que pensez-vous donc que Dieu vous a donné quand il vous donna l'existence ? La vôtre est bien aussi mesurée par le temps. Elle est donc composée d'instants qui se succèdent sans jamais s'enchaîner. L'instant qui passe n'entraîne pas l'autre ; chacun commence et finit. Notre existence, m. f. ? Mais elle finit et elle recommence à chacun des instants que Dieu doit forcément nous donner un par un.

Quel autre que lui nous les donnerait ? Nous-mêmes ? Mais on ne donne que ce qu'on a. Montrez-moi, si vous le pouvez, les instants d'existence que vous avez entre les mains. Vous avez celui de ce soir ? Il dépend uniquement de vous que vous viviez demain ?

Quelle autre créature pourra vous le donner, quand chacune ne possède que cette goutte imperceptible que Dieu lui verse à l'instant présent ?

Et vous penseriez avoir assez fait, quand vous avez remercié Dieu du premier instant de votre existence, alors qu'elle sort goutte à goutte directement du cœur de Dieu ?

Il est le principe premier de notre admirable *nature,* faite à son image et à sa ressemblance ; et vous ne voyez que cela ? Apprenez donc encore que Dieu est cause première directe et immédiate, non seulement de ce que vous êtes, mais de chacun de vos actes ; car c'est vous, ô Seigneur, s'écrie le prophète, qui opérez toutes nos œuvres ; vous qui nous les faites vouloir et nous les faites accomplir, dit l'Apôtre à son tour.

Pour le comprendre, il suffit de remarquer avec S. Thomas qu'un effet quelconque, n'étant qu'une participation de la vertu de sa cause, doit être attribué principalement et formellement à la cause qui possède cette vertu par essence. Un effet de clarté — pour prendre cet exemple — quel que soit l'instrument qui le produit en dernier lieu, n'est qu'un rayonnement de lumière, puisqu'un corps n'éclaire que dans la mesure où il est lumineux. Supprimez la lumière elle-même, plus rien n'éclaire.

Ainsi le moindre atome d'être doit être forcément causé par l'être essentiel, qui est Dieu. Supprimez la causalité divine, rien ne sera.

Bien plus ! Il faut que Dieu produise directement et sans intermédiaire possible tout ce qu'il y a d'être au monde, car produire l'être, c'est créer, et créer n'appartient qu'à Dieu.

Pourtant, me direz-vous, les créatures aussi produisent. — En ce sens, observe S. Thomas, qu'elles modifient l'être existant ; ou, pour parler précisément, l'action créée se borne à déformer, à reformer, à transformer ce qui existe, c'est-à-dire à faire succéder une forme à une autre dans une matière donnée, mais elle ne peut produire ni cette matière, ni cette forme. Toutes deux sont de l'être, et l'être est l'effet propre de Dieu, sans l'action directe et immédiate de qui rien ne pourrait agir, comme rien ne peut être.

Par conséquent cet acte, ce petit acte que vous faites, est tout à la fois de Dieu et de vous : de Dieu comme cause première, et de vous, cause seconde, ayant reçu de Dieu la puissance d'agir par participation. N'est-ce pas d'ailleurs le cas de toute cause subordonnée de n'agir qu'en vertu de la cause principale ? Quand je vois un très beau papier sur les murs de votre salon, vais-je en rendre gloire à la colle en vertu de laquelle ce papier tient ? Elle l'a fait grâce à l'ouvrier qui l'employa judicieusement. Vais-je en glorifier l'ouvrier, qui n'a pu faire cela qu'en vertu de votre ordre ? C'est donc à vous que je dirai : « Quel beau papier vous avez mis ! » Et je m'arrête à vous, hélas ! alors que la simple logique devrait me forcer de remonter jusqu'au principe en vertu de qui *seulement* il a été vraiment donné à vous de choisir, à l'ouvrier d'agir, et à la pâte de coller, et d'en rendre gloire au bon Dieu.

Est-ce donc vrai aussi lorsque nous péchons ? Evidemment, c'est aussi vrai. S'il est chimérique de penser qu'on puisse quelque chose en dehors de Dieu, à plus forte raison ne peut-on rien contre lui : ce serait un effet sans cause, un non-sens. Le péché n'est qu'une tentative aussi vaine qu'impie pour s'emparer précisément de ce pouvoir tout divin ; tentative d'ailleurs à ce point ridicule que nous ne pourrions pas pécher si Dieu ne nous en donnait la puissance, comme le disait précisément Notre-Seigneur à Ponce Pilate, et que cette puissance n'aboutit en définitive qu'à produire un acte qui est bon par tout ce qu'il est et qui n'est péché que par cela qu'il devrait être et qu'il n'est pas. Autant dire que notre péché aboutit tout juste au néant et que le pécheur qui prétend s'élever au-dessus de Dieu ne réussit qu'à démontrer qu'il est un néant rebelle, comme dit S. Augustin, un néant qui refuse la création de Dieu.

Dès lors, vous comprenez, je pense, que dans l'ordre surnaturel Dieu ne peut pas se contenter de nous donner un jour sa grâce, nous laissant par la suite en user comme il faut ; il crée en nous *tous nos mérites :* ce mérite nous est donné.

J'interdis donc formellement à une volonté parfaite la prétention par trop naïve de faire d'*elle-même* le moindre bien, fût-ce avec l'aide de Dieu. Comme si Dieu pouvait l'aider à produire un atome d'être ! Mais il se détruirait lui-même. Faisant lui-même notre mérite, il nous en fait part simplement.

Que pourriez-vous penser de moi, si j'allais réclamer partout des condoléances et des sympathies, parce que la mort ayant frappé à votre porte, j'ai reçu de vous un faire-part ? Ce serait tellement monstrueux que c'est fou ! Mais tout le bien que nous faisons, ce n'est qu'un faire-part du bon Dieu. C'est lui qui l'a voulu et c'est lui qui l'a fait. Et la part minime que nous y avons prise, nous l'avons reçue de sa main. Et nous osons dire : « J'ai fait » et nous attribuer ce mérite en le volant au cœur de Dieu ? Mais c'est monstrueux et c'est fou ! Nous ferions beaucoup mieux, suivant le conseil de l'Apô-

tre, de vivre dans une immense et perpétuelle et incessante action de grâces, qui répondrait plus justement à cette immense et perpétuelle et incessante action de Dieu en nous !

Ah ! combien l'Eglise a eu raison de définir — car c'est un article de foi — qu'en couronnant tous nos mérites Dieu ne fera au ciel que couronner ses dons !

Mais il faut aller jusqu'au bout de cette vérité splendide, et reconnaître que même au ciel Dieu sera le principe direct et immédiat de *toutes nos félicités*. Voir Dieu face à face, n'est-ce pas cela le ciel ? Au degré de cette vision se mesure notre bonheur.

Dites-moi maintenant, si vous le voulez, que votre bonheur aussi sera grand de voir Jésus, de voir Marie, de voir les anges et les saints, que cette nouvelle béatitude, quoique inférieure, est appréciable.

Pardon, vous répondrai-je ; mais ce n'en est pas une autre. N'est-ce pas la même douceur de sentir le soleil ou de ressentir ses rayons ? Qu'est-ce qu'un saint, si ce n'est un rayon de Dieu ? Plus il est saint, plus il rayonne la splendeur de son principe.

Ce que vous verrez de beau dans les saints, c'est Dieu. Ce que vous goûterez de délices dans leur société, c'est Dieu. Ce qui vous comblera de félicité dans le ciel, quel que soit le canal par où elle vous inonde, c'est bien directement et formellement Dieu ; ce Dieu qui, même au ciel, opère tout en tous, parce qu'étant seul celui qui est, il est le principe de tout !

Mais quelle est — car nous y touchons — la personne divine qui proprement et personnellement est le Principe ? C'est le Père exclusivement.

Lui seul est par soi ; et de lui les autres procèdent. Le Verbe lui-même, co-principe du St-Esprit, est personnellement engendré. Au Père seul doit être attribuée la gloire de Principe dans la Trinité.

Et donc aussi dans toutes les œuvres qu'opèrent indivisiblement les trois Personnes dans l'unité de leur nature ; car elles agissent comme elles sont. Tout est créé dans l'ordre même de la T. S. Trinité. C'est pour l'amour du St-Esprit que Dieu fait tout ce qu'il fait ; et c'est par le Fils qu'il l'opère.

Mais le premier principe de tout, qui peut se glorifier personnellement de l'être ? C'est l'adorable Personne du Père, à qui donc en tout premier lieu nous devrions, m. f., rendre une gloire infinie à tous les instants de notre existence et par tous les actes de notre nature.

N'est-ce pas la raison première et merveilleuse pour laquelle très précisément tous les mérites de notre grâce et tous les bonheurs de notre gloire ne tendent en vérité qu'à faire de nous de plus en plus les enfants du Père qui est dans les cieux ?

C'est le St-Esprit, je le sais, qui répand sa charité dans nos cœurs ; et je sais qu'elle procède de la foi, par laquelle, dit l'Apôtre, le Verbe Incarné, Jésus-Christ, habite dans notre intelligence. Mais toutes deux procèdent de la grâce qui nous fait justement les enfants adoptifs du Père.

Qu'en vous donc désormais la nature s'unisse à la grâce pour rendre à Dieu le Père gloire de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous ferez, puisqu'il est personnellement le premier principe de tout.

II. — *Fin*

Comme il est aussi la dernière fin : j'aurai tôt fait, je crois, de vous le montrer.

Je pourrais même le démontrer par cette raison capitale que dans une série de causes et d'effets, l'ordre des fins répond à l'ordre des principes, en sens inverse, de telle sorte qu'au premier principe correspond la dernière fin. Il vous plaît de savoir pourquoi. Mais parce que, m. f., c'est la fin qui explique l'agent. Formellement son acte, c'est ce qu'il voulait faire, c'était sa fin avant d'agir. Mais elle n'existe alors que dans la puissance de son intention. Quand elle passera à l'acte, quand l'acte sera accompli, on ne verra pas autre chose que ce vouloir actualisé. C'est formellement le même être qui est aux deux bouts de l'action : il est principe avant d'agir par cette même intention qui sera la fin de son acte. En somme, être fin, cela ne peut avoir qu'un sens : c'est être principe jusqu'au bout, jusqu'au terme où l'on manifeste ce que l'on était au commencement.

Ah ! comme ces mots flambent appliqués à Dieu ! Je vous les jette comme des éclairs de vérité et de vie. Recueillez-les.

Je dis en premier lieu que Dieu est la seule fin de tout, parce que le seul bien qu'il puisse vouloir, c'est lui. Il ne peut en vouloir un autre, non seulement parce qu'en fait il n'y en a pas, rien n'étant encore en dehors de lui, mais parce que la pluralité des désirs n'est possible qu'en face de biens insuffisants pour combler la mesure de l'appétit volontaire. En face d'un bien qui l'égale et qui remplit sa plénitude, la volonté ne peut qu'en jouir. Tout autre vouloir devient impossible même à concevoir. Dieu étant le souverain bien, son bien épuise donc son vouloir.

Cette raison est tellement urgente qu'on ne voit pas à première vue comment Dieu pourra d'une façon quelconque vouloir un bien créé qui ne sera pas lui. S'il était tout autre, en effet, si d'une façon quelconque le bien des créatures ne faisait pas partie du sien, la création est impossible.

Mais précisément le bien que Dieu nous veut n'est qu'une participation du sien. Ce n'est pas une parcelle, mais un simple reflet, pour ne pas dire une ombre, de la perfection et du bonheur de Dieu. Mais ce reflet, si pâle soit-il, manifeste à sa manière quelque chose de l'être divin. Dans la même mesure Dieu pourra le vouloir, uniquement pour manifester la plénitude de son être.

Or nous disions au premier jour de ce Carême que cette manifestation s'appelle d'un nom propre : la gloire. L'Ecriture aura donc le droit d'affirmer : « C'est pour lui-même que le Seigneur a opéré toutes choses » ; ou bien : « Il a tout créé pour sa gloire » ; et Dieu lui-même dira par la bouche de son prophète : « J'ai tout créé pour moi, et je ne donnerai pas ma gloire à un autre ! »

Même nous, quand nous agissons, nous voulons nous manifester ; mais ce que nous manifestons, c'est justement ce que nous sommes : des êtres besogneux, qui donc agissent pour acquérir, non pour donner. La fin doit rapporter ce qui manquait à son principe et ainsi vous vous rendez compte que seul un principe déficient poursuit des fins intéressées. Mais voici Dieu, principe parfait d'une perfection souveraine. Il ne peut vouloir acquérir, il donnera jusqu'à la fin. Sa gloire à lui, c'est de donner. Plus il donne, plus il manifeste qu'il est la source intarissable de tout être et de tout bien.

Et ainsi vous vous rendez compte qu'on glorifie Dieu dans la mesure exacte où l'on reconnaît qu'on a tout reçu de son cœur, et qu'on recevra de lui seul ce qu'on ne possède pas encore.

Or, dit S. Thomas, comme la perfection d'un effet est de ressembler très parfaitement à sa cause,

plus nous poursuivons dans toutes nos œuvres uniquement la gloire de Dieu, plus donc nos intentions seront conformes à la sienne, plus nos actes seront parfaits, plus Dieu étant notre seule fin sera notre unique principe, plus notre être s'élèvera, notre vie se dilatera, notre bonheur s'agrandira, plus nous pourrons avec l'Apôtre nous glorifier dans le Seigneur, comme il se glorifie en nous.

Avec quelle splendeur incessamment accrue apparaîtra alors sur notre front le rayonnement de votre face, ô Seigneur ! s'écrie le psalmiste. Nous avons coutume de dire d'un homme qu'on n'a pas reconnu : « Je n'ai pu mettre un nom sur son visage. » On le mettra, m. f., sur le visage de tous les saints. Quand, après avoir ici-bas recherché la gloire de Dieu comme leur unique fin dernière, ils l'auront rejointe dans le ciel, alors brillera sur leur front le nom, qui fut aussi le principe unique de leur vie ; ce sera votre nom, ô Père, à qui les enfants que nous sommes voudront tous désormais rendre gloire, honneur, puissance et bénédiction dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

II

LE CHRIST A MENÉ UNE VIE HUMAINE

Mes frères,

Ouvrons l'Evangile et, lentement, parcourons ces pages qui nous parlent de Jésus, qui le font, si j'ose dire, revivre sous nos yeux. Oublions un instant qu'il est Dieu et mettons-nous dans l'état d'esprit des Juifs qui le virent apparaître parmi eux ; passons sans nous arrêter sur les miracles et ne voyons que les gestes humains du Christ. Ceci, non pour nier sa divinité et en faire un pur homme, — loin de nous une telle hérésie ! — mais pour mieux dégager sa personnalité humaine ; en sorte que le Christ apparaisse plus proche de nous, devienne un ami intime et soit ainsi notre médiateur et notre guide pour aller à Dieu.

I. — *Le Christ est véritablement homme*

Jésus est apparu sur les bords du Jourdain ; qui est-il ? Un jeune homme, il a environ trente ans. D'où vient-il ? De Nazareth, une petite ville de la Galilée, où il a vécu jusqu'ici très modestement, humble ouvrier qui n'a jamais fait parler de lui d'aucune sorte. (Luc, III, 23).

On apprend qu'il est né à Bethléem, une modeste bourgade de Judée, non loin de Jérusalem. Ses parents se trouvaient en voyage pour le recensement de Quirinus, et, faute de place à l'hôtellerie, avaient dû se réfugier dans une pauvre étable.

Quittant les bords du Jourdain, il s'en va au désert pour un mystérieux séjour de six semaines, temps de jeûne après lequel — chose toute naturelle — il a faim : des anges alors se présentent pour le servir. (Math., IV, 2).

Puis, pendant trois années environ, nous le voyons parcourir la Palestine, circuler en Galilée, revenir plusieurs fois à Jérusalem ; et tous ces voyages, il les fait modestement à pied. Nous le voyons aussi au désert ou sur les lacs, avec quelques amis, des pêcheurs de Galilée.

Un jour même, il dort dans une barque, et si profondément que le bruit des vents déchaînés ne parvient pas à l'éveiller, ce pendant que la barque est près de couler à fond. (Math., VIII, 24).

Une autre fois, vers midi, il est assis sur la margelle d'un puits, pour y goûter un peu de fraîcheur ; fatigué d'une longue course sous un soleil brûlant, il se repose en attendant des vivres que ses amis sont allés quérir à la ville voisine, et il demande à boire à une porteuse d'eau. (Jo., IV, 5-8).

Sa vie se passe en bienfaits de toute sorte, mais sa bonté suscite des jalousies, d'où naît une haine sourde, mais croissante, qui enfin éclate. Il est trahi, condamné ; il meurt et on dépose son corps dans un tombeau. Tout ceci est bien d'un homme, n'est-il pas vrai ?

Mais l'Evangile ne nous a pas tout dit, ou plutôt, c'est nous qui n'avons point tout vu. Reprenons de nouveau, avec une attention soutenue, la lecture de ce petit livre.

Il s'agit de nous convaincre que Jésus non seulement s'est soumis à nos humaines nécessités, mais a vécu parmi les hommes sans chercher à s'isoler. Ames chrétiennes qui croyons à la sainteté de Jésus, nous serions tentées peut-être de lui prêter une vie quelque peu monastique et retirée du monde. Reconnaissant en lui un esprit cultivé, une âme délicate, nous pourrions croire qu'il va choisir minutieusement ses relations et fuir le vulgaire aux sentiments frustes, aux conversations banales, aux mœurs légères. Nous allons apprendre qu'il n'en est rien.

II. — *Jésus n'est pas un anachorète*

Le souci du salut personnel, la crainte de se perdre dans le monde a conduit des âmes dans la solitude et le silence, à cette fin d'y préparer activement leur éternité. Jésus va-t-il fuir le monde, lui aussi ?

Certes, il sort de Nazareth où il a vécu dans l'ombre, mais nous ne voyons pas qu'il y ait fait figure de moine ; il aurait en ce cas attiré l'attention, tandis que ses compatriotes ne veulent voir en lui qu'un ouvrier, le fils du charpentier Joseph. (Math., XIII, 54).

Il est vrai aussi que Jésus recherche parfois la solitude, mais à part sa retraite de quarante jours, la foule le suit au désert ; va-t-il renvoyer ces gens, dont il connaît d'ailleurs les vues souvent tout humaines et intéressées ? Non pas.

Au retour de courses apostoliques, les douze sont invités par le Maître à aller se reposer un peu : tous traversent à cet effet le lac de Génésareth, afin de trouver un peu de solitude sur la rive opposée. Mais les foules apprennent et leur projet et leur embarquement ; alors, à la hâte, elles contournent le lac. Jésus, les voyant venir à lui, les accueille, leur parle du royaume de Dieu, guérit leurs malades et les nourrit miraculeusement. (Luc, IX, 11).

Et soit qu'il se rende au chevet d'un malade, soit qu'il réponde à une invitation, soit qu'il voyage, soit qu'il recherche la tranquillité d'une promenade au bord de la mer où le silence pour la prière, la foule le cherche, le harcèle, le presse. D'autres, à sa place, finiraient par s'impatienter, ne pourraient retenir un mouvement de lassitude, un geste de mécontentement ; mais lui, toujours d'humeur égale, se prête aux désirs de chacun et ne rejette personne.

Non seulement il accepte de parler du royaume de Dieu, d'enseigner le peuple, même alors qu'il escomp-

tait un peu de répit et de silence (Luc, IX, 11), mais encore nous le voyons converser bien souvent.

Le soir venu, quand la foule s'est écoulée pour retourner au foyer, les apôtres se rapprochent et questionnent. Jésus alors leur explique les paraboles, leur annonce la Passion, leur confie ses secrets. Quand son âme est triste jusqu'à la mort, il leur fait ses confidences ; au soir de Pâques, il vient leur annoncer et leur prouver sa résurrection.

Les apôtres étaient, il est vrai, des privilégiés, qui avaient droit de connaître les mystères du royaume de Dieu. (Math., XXVI, 38). Jésus ne réserve pourtant pas à eux seuls le bénéfice de sa parole et de ses audiences. Témoin Nicodème avec qui il s'entretient longuement un soir, dans la nuit ; témoin la pécheresse dont il accepte l'hommage, témoin Marthe et tous les personnages dont il accepte l'invitation, sans oublier la Samaritaine qui s'étonne de ses paroles, car, en vertu d'une vieille inimitié, Juifs et Samaritains ne se parlent pas.

Il ne prend pas uniquement la parole pour enseigner, mais parfois aussi pour défendre ses amis (Luc, VI, 1), pour consoler des âmes affligées, comme la veuve de Naïm, pour s'intéresser au travail des pêcheurs et leur faire oublier, par une pêche abondante, une expédition infructueuse, pour rendre espoir et joie à des disciples que sa mort avait jetés dans la consternation et le découragement. (Luc, XXIV, 17).

Si ses apôtres nous ont raconté surtout sa prédication, c'est que leur but était de nous transmettre la doctrine du Maître. Ce qu'ils nous disent de ses conversations nous permet de les imaginer toujours dignes et jamais oiseuses, mais nullement ennuyeuses non plus, de nous représenter le Christ aux noces de Cana, conversant aimablement avec ses convives, sans pour cela leur faire un sermon.

III. — *Jésus n'est pas l'ascète aux pénitences rigoureuses*

Il est des êtres, en effet, qui, soit dans l'ombre des cloîtres, soit même au milieu du monde, se livrent à une vie dure, à des pénitences rigoureuses. Ames admirables, qui expient pour les fautes des autres, qui font pencher la balance de la justice divine du côté de la miséricorde et qui fort heureusement rappellent au peuple avide de plaisir la grande loi du devoir et de la pénitence.

Pourtant, hormis sa Passion, le Christ vivra éloigné de ces rigueurs ; il ne s'en cache point d'ailleurs, quelles que soient les critiques des esprits malveillants. « Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du démon ; le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant et ils disent : C'est un homme de bonne chère et un buveur de vin, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants. » (Math., VIII, 18).

Aussi le voyons-nous souvent accepter des invitations à des repas et prendre place à table au milieu de nombreux convives. Il est au festin qu'offre Lévi après sa vocation à l'apostolat ; il prend part avec Marie sa mère et ses disciples aux noces de Cana où il accomplit son premier miracle ; il est à table chez un riche Pharisien quand Marie-Madeleine vient pleurer à ses pieds, au grand scandale des invités. Terminant un discours, il accepte également une invitation chez un autre Pharisien ; il s'invite lui-même dans la maison de Zachée. Quelques jours avant sa Passion, il est reçu chez Simon à Béthanie, et le soir du Jeudi Saint il prend avec ses apôtres le repas rituel de la Pâque où il mange avec eux l'agneau pascal.

Ajoutons — car ce détail en vaut la peine — qu'il ne choisit pas ses convives, ne méprise personne, ne se scandalise de rien ; ainsi, chez Lévi, une foule nombreuse de publicains — et l'on sait que ceux-ci avaient mauvaise réputation — sont à table avec lui. D'autre part, il ne fait pas de manières pour accepter une invitation : ainsi Luc nous raconte qu'un jour, tandis qu'il parle, un Pharisien le prie de dîner chez lui ; le discours terminé, Jésus entre et se met à table. (Luc, XI, 37).

Que certains esprits étroits se soient scandalisés, c'est dit dans l'Evangile ; que certaines âmes, au cours des temps, aient été surprises, choquées peut-être par cette conduite de Jésus, c'est possible, mais c'est un tort. Pour nous, âmes chrétiennes, nous trouvons une telle simplicité vraiment admirable ; nous y voyons une intelligence merveilleuse de notre humanité, une grande largeur d'esprit, une bonté profonde, et cette simplicité grandit Jésus à nos yeux plutôt qu'elle ne l'abaisse.

IV. — *Jésus a une sollicitude universelle et est accessible à tous*

Que des chefs d'Etat aux lourdes responsabilités, que des réformateurs aux vastes plans, que des philosophes aux grandes synthèses passent auprès des petits, des humbles sans les voir, nous comprenons cela. Ils ont le souci des foules, ils ne voient pas les individus ; ils songent aux grands remèdes, ils ne voient pas les maux particuliers ; ils planent dans les hauteurs de la science ; ils ne vivent point parmi les réalités et les misères humaines.

Nous savons que le Christ embrasse en sa pensée tous les peuples et tous les temps, qu'il apporte un remède aux maux de l'humanité, qu'il entend renouveler par son esprit toute la face de la terre. N'allons-nous pas le voir passer indifférent aux cas particuliers, aux souffrances isolées, aux misères individuelles ?

Reprenons notre Evangile et nous serons bien vite rassurés.

Jésus arrive un jour, fatigué peut-être d'une longue course, aux portes d'une petite ville appelée Naïm ; il croise un cortège, passe à côté d'une femme en larmes, conduisant son fils unique au tombeau ; un autre, à sa place, aurait eu peut-être un regard de pitié, mais, impuissant, aurait continué son chemin ; le Christ s'arrête, s'informe, s'approche du défunt, et, sans en avoir été aucunement prié, le ressuscite et le rend à sa mère. (Luc, VII, 13).

Sur les bords du lac de Tibériade, en un lieu désert, Jésus a vu accourir vers lui une foule nombreuse, amenant boiteux, aveugles, sourds-muets, estropiés et beaucoup d'autres malades. Et Jésus les guérit. Mais il s'avise que tous ces gens ont fourni une longue marche pour venir jusqu'à lui, qu'ils n'ont plus rien à manger et qu'ils ne peuvent retourner à jeun. Alors il appelle ses disciples : « J'ai compassion de cette foule, car voilà déjà trois jours qu'ils restent près de moi et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. » Et il multiplie miraculeusement pain et poissons pour nourrir la multitude. (Math., XV, 32).

Au sortir de Jéricho, deux aveugles, apprenant que Jésus passe, se mettent à crier et à l'appeler de tou-

tes leurs forces ; on essaie de les faire taire, mais Jésus s'en aperçoit, les appelle et, ému de compassion, les guérit. (Math., xx, 29-34).

Un jour, pendant qu'il parle, Jésus distingue tout près une femme courbée, affligée d'une douloureuse infirmité ; il la fait approcher, lui impose les mains, et elle est guérie. (Luc, XIII, 12).

Dans un parvis du Temple, Jésus, assis non loin d'un tronc, regarde les passants qui déposent leurs offrandes. Une pauvre veuve vient qui glisse dans le tronc deux toutes petites pièces, valant ensemble le quart d'un as. Jésus appelle alors ses disciples pour leur dire : « Cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres, car tous ont mis de leur superflu, mais cette femme a donné son nécessaire, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre. » (Marc, XII, 41).

Dans la ville de Jéricho, un homme désire voir passer Jésus ; comme il est de petite taille, il monte sur un sycomore, afin de dominer la foule ; Jésus le voit en passant, s'approche et lui dit : « Hâte-toi de descendre, car aujourd'hui je veux loger dans ta maison. » Zachée se hâte d'obéir, comme bien on pense, et le reçoit magnifiquement. (Luc, XIX, 5-6).

Enfin, un dernier trait, — il y en aurait quantité d'autres, mais il faut se borner. — Jésus s'est retiré sur la montagne pour prier. Mais de là-haut, dans l'ombre de la nuit, il aperçoit ou plutôt il devine la barque des apôtres, soulevée par les flots, secouée par les vents. Alors il descend, marche sur les eaux, arrive jusqu'à eux et le calme se fait. (Marc, VI, 47).

Certains grands personnages, ou bien s'enferment dans leur dignité, en sorte que nul n'ose leur adresser la parole, ou bien s'entourent d'un tel faste qu'il est impossible aux petites gens d'aborder jusqu'à eux, ou bien se montrent sourds aux appels des humbles.

Jésus n'a rien de tout cela, il est aisé de nous en rendre compte.

On veut lui présenter tout un groupe de petits enfants, qui, sans doute, s'agitent, remuent, font du bruit, en sorte qu'ils troublent les discours de Jésus et que les apôtres les veulent écarter. Mais Jésus, s'apercevant du fait, s'indigne et leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. » (Marc, x, 13).

Il est une maladie redoutable, qui sépare impitoyablement ses victimes du reste des humains : la lèpre. Ces pauvres malheureux osent accourir vers Jésus et implorer leur guérison : leur confiance est favorablement accueillie et récompensée. (Luc, XVII, 11)

Mais, chose plus étrange encore, Jésus ne repousse pas la pécheresse qui ose le toucher. Il est à table chez un riche Pharisien nommé Simon ; Marie de Magdala, bien connue pour ses désordres, se permet d'entrer, s'approche de lui, arrose de larmes ses pieds, les essuie de ses cheveux ; et comme Simon s'indigne, il l'en reprend et la femme s'en va pardonnée. (Luc, VII, 38).

Nicodème, un docteur en Israël, touché par ses discours, ébranlé par ses miracles, veut interroger le Maître, éclaircir quelques points douteux ; mais il est timide et c'est de nuit qu'il vient à Jésus ; charitablement le divin Sauveur se prête à cette fantaisie d'un poltron, le reçoit, répond à ses questions. (Jo., II, 1-21).

Jean et André le voient pour la première fois, Jean-Baptiste vient de le présenter à la foule comme l'Agneau de Dieu et instinctivement ils se sont mis à sa suite. Jésus se retourne et les voit : « Qui cherchez-vous ? — Maître, où demeurez-vous ? — Venez et voyez. » Ils vont avec lui et passent en sa compagnie le reste du jour. (Jo., I, 37-39).

Un centurion, donc un soldat romain, un étranger, vient trouver Notre-Seigneur à son entrée à Capharnaüm et lui adresse cette requête : « Mon serviteur est couché dans ma maison, frappé de paralysie, et il souffre cruellement. » Jésus répond : « J'irai et je le guérirai ». Et le voilà parti, sans se faire prier, sans se faire attendre.

Une autre fois, c'est Jaïre, chef de la synagogue, qui se jette à ses pieds, le priant d'entrer chez lui, car sa fille unique se meurt. Jésus y va, accomplit un miracle en chemin et rend l'enfant à ses parents. (Luc, VIII, 42).

Peut-on jamais rencontrer dans un homme plus de simplicité, peut-on trouver un être humain plus accessible à tous et plus condescendant ?

* *

Tel nous apparaît Jésus, à cette première lecture de l'Evangile : un homme qui non seulement partage notre vie, mais se mêle à ses frères, vit familièrement avec eux, s'intéresse aux moindres détails de leur existence, qui en somme a tout ce qu'il faut pour gagner nos sympathies.

Ne craignons pas de le montrer ainsi à ceux qui l'ignorent, et pour nous, aimons à nous souvenir que Jésus nous a appris à sanctifier, à surnaturaliser tous les instants de notre vie. Aimons à le contempler dans toutes ces petites choses où il nous apparaît si accessible, afin de l'imiter en cela, car — ne l'oublions pas — c'est moins par des actions d'éclat que par l'obscur et simple devoir de chaque jour que nous obtiendrons notre récompense. Ainsi soit-il.

III

LE CHRIST EST DE LA RACE DES HUMBLES

Mes frères,

Notre précédente étude nous a conduits à cette conclusion : le Christ est homme, vivant parmi les hommes ; il n'est ni l'ascète pénitent, ni l'intellectuel absorbé dans ses pensées, ni le contemplatif silencieux, ni le fier inabordable ; il est humain.

Entrant plus au cœur du sujet, nous allons rechercher aujourd'hui, toujours à la lumière de l'Evangile, à quelle classe sociale il appartient.

Or, il est trois choses qui peuvent élever un homme au point de vue social, trois choses qui distinguent de la foule les classes supérieures de la société, trois choses qui souvent divisent les êtres humains et les dressent les uns contre les autres : la naissance, la fortune, le pouvoir.

Nous allons voir successivement que le Christ n'appartient à aucune de ces trois classes : grands, riches ou puissants ; il est vraiment de la race des humbles. Nous verrons ensuite comment il est un ami des petits et des humbles.

I. — *Jésus et la naissance*

Tous les temps, tous les peuples, toutes les races ont toujours eu des castes aux noms illustres, aux titres honorifiques, que nous appelons dans notre langue la noblesse.

Il est vrai que l'Evangile nous présente Jésus comme étant de race royale ; il semblerait donc qu'il le faille ranger dans cette classe sociale.

En effet, l'historien sacré nous avoue que Marie, mère de Jésus, « était fiancée à un homme de la maison de David nommé Joseph ». L'ange, parlant à Marie au jour de l'Annonciation et lui annonçant la venue du Messie, lui dit : « Le Seigneur lui donnera le trône de David son père. » (Luc, I, 32). Les deux généalogies de S. Mathieu et de S. Luc mentionnent également David parmi les ancêtres de Jésus. D'ailleurs le Christ lui-même paraît bien approuver les Juifs quand, à sa question : « Que vous semble du Christ, de qui est-il fils ? » ils répondent : « De David. » (Math., XXII, 42).

Cependant une remarque s'impose : la naissance et le nom ne possèdent de valeur aux yeux des hommes que dans la mesure où ils sont connus et accompagnés de la fortune ou du pouvoir. Autrement, les descendants déchus d'une illustre famille seront des humbles d'autant plus méconnus qu'ils seront plus éloignés de la souche glorieuse et que la postérité aura vécu plus longtemps dans l'ombre.

L'Evangile nous raconte, sous la plume de S. Mathieu et de S. Luc, la naissance de Jésus à Bethléem. Marie et Joseph y sont arrivés, venant de Nazareth. Enquêtons pour savoir quelle réputation ils ont dans cette ville de Galilée. Descendants considérés d'une illustre famille, ou humbles artisans dont la souche première est inconnue ?

Nathanaël paraît bien être l'écho d'une conviction commune, quand il dit à Philippe : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon » ? (Jo., I, 46). Ce qui paraît indiquer clairement qu'on ne connaît personne d'illustre en cette bourgade ; nous entendons d'ailleurs l'avis des indigènes eux-mêmes, qui, tout surpris d'entendre l'enseignement de Jésus et de voir ses miracles, lui refusent leur foi en disant : « N'est-ce pas le fils du charpentier Joseph et de Marie ? Ses frères ne sont-ils pas des nôtres ? » (Luc, IV, 22). Nous en faut-il davantage pour affirmer sans crainte que Marie et Joseph étaient réputés pour des humbles ? Ce ne serait même pas téméraire de dire que le grand nombre ignorait leur origine.

Joseph et Marie arrivent à Bethléem, « la cité de David ». Dans cette ville de leur royal ancêtre, leur titre va-t-il être reconnu ? Va-t-on les recevoir avec honneur ? On pourrait s'y attendre. Mais pas du tout. Les maisons particulières regorgent de monde ; le khan, sorte d'abri rustique, est envahi et encombré ; une étable sera le refuge où Jésus va naître.

Et tandis que les riches à leur naissance sont couchés dans l'argent et la pourpre, Jésus est couché dans une crèche, sur la paille, en sorte que l'ange annonçant la nouvelle aux bergers, leur donne ce détail comme distinctif du Messie nouveau-né : « Voici ce qui vous servira de signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ». (Luc, II, 12). Tandis que les grands sont accueillis à leur naissance avec grande liesse et voient s'incliner sur leur berceau les plus hautes dignités, Jésus n'a pour adorateurs que de pauvres bergers, et Bethléem reste indifférente au grand mystère qui vient de s'accomplir.

Des semaines, voire des mois se passent, et les Mages, amenés par l'étoile du fond de l'Orient, arrivent à leur tour à Jérusalem ; ils s'informent du lieu où est né le Roi des Juifs. A leur requête, on ouvre le livre des Saintes Ecritures et on leur fait connaître la prophétie : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite des principautés de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple d'Israël ». (Math., II, 6). Tout semble indiquer dans le récit de S. Mathieu que, si l'on connaît bien l'annonce du prophète, par contre, on semble ignorer le fait accompli. Ainsi Bethléem n'est qu'à deux heures de marche de Jérusalem, et cependant la naissance de Jésus ne paraît pas y avoir fait sensation.

La cérémonie rituelle de la présentation au Temple s'est passée, elle aussi, dans la plus stricte intimité, et deux vieillards seulement ont su reconnaître le Messie. Ensuite vient l'exil, et Jésus, disparu de Bethléem, sans bruit, passe inconnu sur une terre étrangère. Pendant ce temps, le silence se fait sur les quelques événements de la nuit de Noël, les années s'écoulent. Quand Joseph et Marie rentrent à Nazareth, aucune gloire ne les y accompagne. Et pendant vingt-cinq années environ, rien dans l'humble atelier, dans la petite bourgade, ne révèlera aux Nazaréthains la présence du Fils de Dieu. Et pendant tout ce temps Jésus ne sera point connu comme le fils de David, mais bien plutôt comme le fils du charpentier Joseph. (Luc, III, 23).

II. — *Jésus et la richesse*

Nous avons dit qu'à défaut du nom et du sang, l'argent peut élever un homme, le sortir du commun, le placer dans une classe supérieure. Mais Jésus fut toujours pauvre parmi les pauvres.

Qu'était S. Joseph, son père nourricier ? Un grand-prêtre comme Zacharie, un de ces docteurs que le peuple vénère, un des riches pharisiens ? Non pas, mais un ouvrier, donc un pauvre, gagnant son pain au jour le jour, habitant à Nazareth une petite maison et menant une vie modeste. Un ouvrier qui gagne sa vie, mais n'arrive jamais à sortir de son humble condition ; autrement, Jésus eût été entouré de plus de considération et n'eût pas rencontré le mépris et l'incrédulité chez ses compatriotes.

Pauvreté, voilà bien aussi, d'après un grand nombre d'exégètes, la raison du triste accueil que leur fait Bethléem. Venus sans doute en très modeste équipage, Joseph à pied, Marie montée sur un âne, ils n'ont point l'aspect de la richesse ; on ne se gênera pas pour leur faire une place qu'ils ne sauraient payer assez largement.

Bien différent de nos hôtels modernes est le khan, où s'entassent et se pressent une foule de petites gens ; pourtant, c'est encore trop bien pour Jésus : là non plus, il n'y a pas de place. Il faut se réfugier dans une étable, et le berceau de Jésus, c'est la crèche, garnie de paille. Quelle pauvreté dans cette naissance ; au hasard d'un voyage, hors du toit paternel ! Peu d'hommes, parmi les plus misérables, auront connu un tel dénuement.

Six semaines après la naissance, la loi juive faisait offrir à Dieu l'enfant nouveau-né. Cette cérémonie s'accompagnait d'une offrande d'animaux pour les sacrifices : un agneau et un pigeon, si les parents étaient riches, sinon deux pigeons seulement. S. Luc nous laisse entendre, en son récit de la présentation de Jésus au Temple, que l'on se contenta de l'offrande des pauvres.

Sur la terre étrangère, on devine les difficultés rencontrées par la Sainte Famille : défiance, solitude, manque d'appui, travail incertain, situation instable, toutes choses qui rendent la vie dure aux pauvres exilés.

Puis c'est le retour à Nazareth. Maison, meubles, repas, vêtements, vie de famille, tout y porte le cachet de la pauvreté. Et nous verrons bientôt, dans une toute prochaine étude, que pouvant choisir entre divers travaux, Jésus assume une tâche ingrate et impérieuse, qui n'enrichit pas celui qui l'entreprend et qui ne lui vaut ni pouvoirs ni honneurs.

En sorte que ses compatriotes, l'entendant parler aux jours de sa vie publique, s'étonneront jusqu'au scandale et à la méchanceté : « D'où lui viennent cette science et ce pouvoir ? N'est-il pas un simple ouvrier, fils du charpentier Joseph ? »

Mais l'heure est venue d'accomplir sa mission. Jésus sort de Nazareth et parcourt la Palestine. Entouré de quelques disciples, des pauvres et des travailleurs, pour la plupart simples pêcheurs de Galilée, il va de ville en ville, de bourgade en bourgade. Il ne paraît pas avoir d'argent, il n'emporte avec lui aucun bagage, il accepte l'hospitalité, tantôt ici tantôt là, il vit de charité.

Un jeune homme, un jour, l'aborde, lui disant : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez. » Sans doute imbu des préjugés de ses compatriotes, il croit à un Messie glorieux et ses vues sont intéressées. Jésus lui fait entrevoir dans quel esprit il faut s'attacher à ses pas : « Les renards ont une tanière et les oiseaux du ciel un nid, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où reposer sa tête. » (Math., VIII, 20).

Enfin, lui qui est né pauvre, qui a vécu de même, veut mourir dépouillé de tout sur la croix, même de ses vêtements ; son testament sera fort simple ; ses seules richesses sont et sa mère et son âme ; il confie l'une à son ami Jean, il remet l'autre entre les mains de son Père.

Jusque dans la mort, il restera fidèle à ce programme. Menacé d'être jeté à la fosse commune, son corps ne connaîtra l'honneur d'une sépulture que dans un tombeau d'emprunt. Non, vraiment, la richesse n'est point venue corriger l'obscurité de sa naissance : Jésus pauvre est resté toute sa vie de la race des humbles.

III. — *Jésus et le pouvoir*

L'histoire nous a souvent fourni l'exemple de petites gens, de souche très commune, mais particulièrement doués, qui ont réussi à s'élever et qui sont devenus puissants, parfois même chefs d'Etats et grands conquérants. Si les miracles de Jésus attirent sur lui l'attention, s'ils révèlent une puissance divine, c'est qu'ils sont destinés à nous prouver la divinité de sa personne et de sa mission.

Mais Jésus ne s'en sert jamais pour son profit personnel, et s'il est roi, son royaume n'est pas de ce monde.

Enfant, il obéit à ses parents (Luc, II, 51) et l'Eglise a rejeté comme apocryphes et contraires à l'histoire, des livres qui voulaient placer du merveilleux dans ses jeunes années.

Au cours de sa vie publique, il ne fait que « ce qui plaît à son Père » (Jo., VIII, 29), il ne recherche pas sa gloire personnelle, mais la gloire de son Père, il ne veut en rien s'écarter du mandat qui lui a été confié. Un mandataire, un fidèle serviteur, voilà ce qu'il est et ce qu'il prétend rester.

Si d'autres parmi les hommes aspirent à dominer, lui au contraire fuit les honneurs de ce genre. Après la multiplication des pains, la foule en délire songe à le faire roi. N'est-il pas tout indiqué pour restaurer l'ancienne gloire du peuple juif et briser ses ennemis ? Le Dieu d'Israël, qui a donné à son peuple des victoires magnifiques, n'a-t-il pas envoyé ce prophète pour reprendre et continuer la chaîne interrompue des merveilles divines ? Mais lui devine leurs pensées secrètes, et pour leur échapper s'enfuit seul sur la montagne. (Jo., VI, 15).

C'est que, loin de vouloir courber les fronts sous son pouvoir, il n'a d'autre ambition que de se dévouer. « Le Fils de l'homme, dit-il, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. » (Math., XX, 28).

Il illustre cette doctrine par une comparaison : « Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire, qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, laisse là les brebis et prend la fuite, et le loup ravit et disperse les brebis... Quant à moi, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent et je donne ma vie pour mes brebis. » (Jo., X, 11 sq.).

Ce programme d'action, il l'exécute à la lettre : soit qu'il distribue aux malades soulagement ou délivrance, soit qu'il se fatigue sur les routes pour aller prêcher la parole de Dieu, soit qu'il recherche, accueille, réconcilie les pécheurs, il est perpétuellement au service des autres.

Quand ses apôtres, aux portes de Samarie, lui présentent à manger, après l'entretien du bord du puits, il leur répond : « J'ai une autre nourriture que vous ne connaissez pas... et cette nourriture c'est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé. » (Jo., IV, 32-34). Et cette volonté divine, il y a longtemps déjà que le prophète l'exprimait en ces termes, qu'il mettait dans la bouche du Messie : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a consacré pour aller porter la bonne nouvelle aux pauvres, il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, rendre aux aveugles la vue, aux opprimés la liberté. » (Luc, IV, 18-19).

De cet idéal de dévouement, il ne s'écartera jamais. Des messagers partis de Béthanie arrivent à deux reprises au delà du Jourdain où il s'est réfugié ; après la fête de la Dédicace, il a senti, à cette occasion, monter le flot de haine qui désire sa mort, et son heure n'étant pas encore venue, il s'est éloigné. Or les messagers annoncent successivement la maladie et la mort de Lazare. Que va-t-il faire ? Rester ? Mais Lazare et ses sœurs sont des amis dans la peine, vers qui son amitié le pousse. Partir ? Mais les Juifs l'attendent pour le faire mourir. Il partira ; il ira servir une fois de plus, mais cette fois au péril de sa vie. (Jo., XI).

D'autres auraient soin de faire valoir leurs titres et leurs grades, de mettre des distances entre les petites gens et eux ; Jésus n'y songe guère. D'autres, dans le service du prochain, réserveraient le meilleur de leur temps, de leur cœur et de leurs biens aux membres de leur famille, se laisseraient enchaîner par les liens du sang. Pour lui, tandis qu'il parle un jour dans une maison, on lui fait savoir que les siens se tenant à la porte désireraient lui parler. Il ne paraît pas s'en soucier, et désignant ceux qui l'écoutent : « Quiconque fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » (Math., XII, 50).

Il donne à ses apôtres, chargés de continuer son œuvre, le même programme d'action : « Vous savez que les chefs d'Etats commandent en maîtres, imposent leur volonté. Il n'en doit pas être ainsi

parmi vous ; celui d'entre vous qui veut s'élever se fera le serviteur de ses frères, celui qui veut être le premier sera l'esclave des autres. » (Marc, x, 41-45).

Et pour bien graver cette dure leçon dans leur esprit, nous le voyons, à la dernière Cène, prendre un linge dont il se ceint, mettre de l'eau dans un bassin, puis laver les pieds à chacun de ses apôtres. Reprenant ensuite sa place à table, il leur dit : « Comprenez-vous ce que j'ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis; si donc moi, le Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, c'est pour vous donner l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. » (Jo., XIII, 12-15).

Et le lendemain, sur le Calvaire, il donne sa vie pour le salut du monde ; c'est ainsi qu'il entend servir, jusqu'à l'effusion de son sang, jusqu'au sacrifice total.

Le Christ n'a donc rien d'un chef d'armée, rien d'un maître autoritaire, rien d'un roi terrestre. Humble de naissance, pauvre et ouvrier, il ne veut être qu'un serviteur aussi modeste que dévoué.

IV. — *Jésus et les humbles*

Les grands et les puissants ont coutume de voir accourir vers eux une foule de flatteurs, qui recherchent les faveurs et même l'amitié des privilégiés du sort, espérant ainsi corriger l'humilité de leur condition. Jésus ne les imite point ; loin de flatter les grands, il leur préfère la compagnie des gens du peuple.

Et si un poète païen a pu dire : « Je hais le peuple et l'éloigne de moi, » Jésus au contraire aime les humbles et les attire à lui. Déjà le prophète, parlant à l'avance de sa mission, disait : « Par lui l'Evangile, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » ; la même réponse est faite par le Christ aux envoyés de Jean : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu, l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (Math., XI, 15).

Les foules l'assiègent, le pressent de toutes parts ; il ne les repousse pas, il les accueille, il les nourrit miraculeusement, il a pitié d'elles, car, dit-il, elles sont comme des brebis sans pasteur, et il demande la prière qui suscitera des chefs, des pères pour rompre aux âmes le pain de la vérité et de la vie.

S'il s'assied parfois à la table des riches, c'est qu'il ne méprise personne, c'est qu'il apporte le salut à tous ; mais il sait que les riches auront toujours accès facile auprès de lui, s'ils le veulent ; les pauvres au contraire ont besoin qu'on aille à eux ; aussi est-ce à eux que Jésus va de préférence.

D'ailleurs qui a davantage besoin de ses consolations, de ses promesses, de ses bienfaits, de son amitié, sinon ceux à qui la vie est peu clémente et l'existence difficile ?

Aussi a-t-il pour eux des paroles d'espoir : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés... Bienheureux ceux qui ont faim et soif, car ils seront rassasiés... Bienheureux les persécutés, car le royaume des cieux est à eux. »

Jésus à ces paroles de consolation sait ajouter les actes : il guérit les malades, ressuscite les morts, délivre les possédés, calme la tempête, change l'eau en vin pour les invités de Cana.

Il va plus loin encore. Son grand amour embrassant l'humanité tout entière, il veut que ses disciples, qu'il envoie aux quatre coins du monde, imitent sa bonté ; aussi leur prêche-t-il une religion de charité : « C'est votre amitié fraternelle qui vous fera reconnaître pour mes disciples... Aimez-vous donc les uns les autres. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés... Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre... Toutes les fois que vous ferez quelque chose au plus petit d'entre les miens (soit en bien soit en mal), c'est à moi-même que vous l'aurez fait. Même un verre d'eau froide donné à un pauvre en mon nom ne restera pas sans récompense. »

Si Jésus manifeste si clairement son intention d'adoucir aux humbles les peines de la vie, s'il y travaille si activement, c'est qu'il connaît par expérience les labeurs et les souffrances des petits et des faibles : « Bienheureux, disait le psalmiste, celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent. » Nul homme n'a jamais mieux réalisé cette béatitude.

* *

Notre première étude nous révélait un Christ humain vivant au milieu des hommes, se mêlant à leur vie. Nous apprenons aujourd'hui que, sorti des rangs du peuple, il n'a point cherché à s'élever dans l'échelle sociale et est resté l'ami des pauvres.

Si nous l'aimons, efforçons-nous donc de le montrer tel à ceux qui sont meurtris par la vie. Pauvres ? profitons-en pour nous rapprocher de lui, lui confier peines, soucis, labeurs, essayons d'accepter comme lui notre humble condition avec les sacrifices qui y sont inhérents, gardant au cœur, pour notre réconfort, ses divines promesses. Riches ? inspirons-nous de ses exemples et de sa doctrine, soyons amis des humbles et tâchons de leur faire du bien. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XVI

Quinquagésime

L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui nous parle de deux sortes d'aveugles : les premiers sont les apôtres et tous ceux qui imitent leur aveuglement spirituel ; les seconds sont les aveugles de Jéricho. Si nous ressemblons aux premiers, imitons les seconds, pour être comme eux guéris de notre déplorable cécité.

I

Notre-Seigneur avait bien des fois déjà fait entrevoir à ses disciples les supplices qui devaient mettre fin à sa vie mortelle, afin de prémunir leur foi contre le scandale de sa passion. Annoncée longtemps d'avance par lui, celle-ci deviendrait pour eux une preuve de sa divinité, lorsqu'elle se produirait, puisque Dieu seul peut prédire les événements à l'avance. Jamais toutefois il ne leur avait annoncé cette passion avec autant de précision et de clarté. Il leur détaille, pour ainsi dire, les différentes scènes qui bientôt se dérouleront au prétoire et sur le Calvaire :

« Voici que nous montons à Jérusalem, leur dit-il, et que vont s'accomplir toutes les prédictions que les prophètes ont faites touchant le Fils de l'homme. » Il sera livré aux païens : les Romains s'uniront aux Juifs pour l'accabler d'outrages et de moqueries : « *Tradetur enim gentibus et illudetur.* » On lui infligera le supplice de la flagellation, on jettera sur ses épaules meur-

tries un lambeau de pourpre, on mettra un roseau dans ses mains comme le sceptre dérisoire de sa souveraineté méconnue, on ceindra son front d'une couronne d'épines comme d'un diadème royal, et avec des génuflexions insultantes on le saluera roi des Juifs : « *Flagellabitur et conspuetur.* » Il ne leur suffira pas d'avoir vu son corps lacéré par les fouets des bourreaux, ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils l'auront mis à mort : « *Et postquam flagellaverint, occident eum.* » Mais c'est en mourant qu'il triomphera de ses ennemis, son sépulcre sera glorieux ; trois jours après qu'on l'aura enseveli, il ressuscitera : « *Et tertia die resurget.* »

Notre-Seigneur annonce tous ces douloureux événements bien clairement et de façon bien affirmative, et cependant l'Evangile nous dit que ses apôtres ne comprirent rien à ses paroles. Ils partageaient à l'endroit du Messie les préjugés de leurs compatriotes. Dès leur plus tendre enfance, ils avaient été, comme toute la nation juive, élevés dans cette idée que le règne du Messie serait un règne temporel et lui-même un prince puissant qui les délivrerait de leurs ennemis, du joug des Romains, surtout, qu'ils supportaient avec tant de peine.

Ce préjugé les aveugle et les rend incapables de croire que ce que Jésus leur annonce puisse arriver. Ils s'imaginent qu'il leur parle en parabole comme il le fait si souvent, qu'en tout cas il est assez puissant pour échapper à ses ennemis comme il l'a fait tant de fois. D'ailleurs, remarque S. Jean Chrysostome, comment auraient-ils pu s'imaginer que les Juifs, après avoir entendu et admiré leur Maître, après avoir été les témoins et les bénéficiaires de ses miracles, été comblés de ses bienfaits, seraient assez ingrats pour le livrer aux Gentils, le couvrir d'outrages et le faire mourir sur une croix ? Leur amour pour Jésus s'unissait donc à leurs préjugés pour les aveugler et les rendre incapables de prendre à la lettre ce que Jésus leur disait.

II

M. f., ne partageons-nous pas trop souvent cet aveuglement des apôtres et ne nous arrive-t-il pas, comme à eux, de ne rien comprendre ou en tout cas de ne tenir aucun compte des enseignements du Sauveur ?

Notre-Seigneur nous a dit que le disciple n'est pas au-dessus du maître, que son Eglise serait persécutée comme il l'a été lui-même. Voilà dix-neuf siècles que sa prophétie se réalise ; elle continue de se vérifier sous nos yeux. D'où vient donc que ces persécutions, dont l'Eglise et tous les bons chrétiens sont l'objet, nous étonnent, nous effraient, nous scandalisent, nous découragent peut-être ? n'est-ce point parce que nous sommes des aveugles qui ne voulons pas voir que toutes ces choses doivent arriver puisque Jésus les a annoncées, que leur accomplissement prouve la divinité de celui qui les a prédites, et que la résistance victorieuse de l'Eglise à toutes les persécutions prouve pareillement l'institution divine de celle-ci ?

Notre-Seigneur nous a dit que celui qui voulait entrer au ciel à sa suite devait comme lui, ici-bas, prendre la croix sur ses épaules et le suivre : nous le savons, nous nous disons chrétiens, disciples d'un Dieu crucifié, et cependant nous n'entendons rien au langage de la croix, à l'obligation où nous sommes de souffrir, de mener une vie pénitente et mortifiée si nous voulons aller au ciel. Qu'on nous parle en général de Dieu, de la religion, de nos devoirs, nous écoutons. Mais qu'on nous prêche qu'il faut porter notre croix à la suite de Jésus-Christ, nous renoncer nous-mêmes, fuir le monde, les plaisirs coupables, qu'il faut combattre nos passions, nos mauvais penchants, être sobres, modestes, humbles, chastes, chrétiens en un mot, c'en est trop. Pour nous comme pour les chrétiens qu'évangélisait S. Paul, la croix est un scandale et une folie. Pauvres aveugles, nous ne voyons pas que nous ne pouvons aller au ciel que par le chemin que Notre-Seigneur nous a tracé et frayé le premier.

Notre-Seigneur nous a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » L'Eglise nous le répète à la veille du Carême, et afin de nous décider à entrer résolument dans la voie de la pénitence, elle nous rappelle dans l'Evangile d'aujourd'hui la grande pénitence subie par notre divin Sauveur pour l'expiation de nos péchés ; elle nous invite à venir, en cette solennité des Quarante-Heures, au pied du St Sacrement exposé dans nos églises et qui, de par la volonté même de Notre-Seigneur, est le mémorial le plus expressif de sa Passion. Or comment trop de chrétiens répondent-ils aux pressantes invitations de Jésus-Christ et de son Eglise ? Au lieu de faire pénitence, ils se livrent à toutes les folies du Carnaval, ils ne songent qu'aux fêtes et aux amusements coupables, et ces amusements, ils les prolongeront pendant une partie du Carême. Une pareille conduite n'est-elle pas le fait d'un aveuglement profond ?

III

Il me serait facile, hélas ! de multiplier les exemples d'incompréhension et d'aveuglement spirituel dont se rendent coupables trop de chrétiens ; mais j'aime mieux vous en montrer le remède dans la conduite des aveugles de Jéricho, dont la fin de notre Evangile raconte la guérison.

Tandis que Jésus approchait de Jéricho, un aveugle, nommé Bartimée, qui mendiait avec un compagnon de son infortune, entendant circuler une foule nombreuse sur la route au bord de laquelle il se tenait, s'informa de ce qui se passait. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui approchait. Depuis trois ans, Bartimée en avait entendu souvent parler, on lui avait raconté les miracles qu'il opérait, les guérisons d'aveugles, en particulier, auxquels il avait rendu la vue, et bien des fois sans doute il avait souhaité de le rencontrer. Puisque ce bonheur s'offrait à lui, il résolut d'en profiter. De toutes ses forces donc il se met à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Très probablement son compagnon en fait autant. En vain on essaie de leur imposer silence : ils crient encore plus fort jusqu'à ce que Notre-Seigneur, les ayant entendus, ordonne de les lui amener. « Que voulez-vous de moi ? » leur demande Jésus. — « La vue, » répondent-ils d'une voix ardemment suppliante. — « Eh bien ! voyez, leur répond Jésus, votre foi vous a sauvés. » Et à l'instant même leurs yeux s'ouvrirent.

Pauvres aveugles que nous sommes tous plus ou moins, voulons-nous voir plus clair dans les choses divines, surtout dans le mystère de la croix ? Faisons comme les aveugles de Jéricho :

prions de tout notre cœur le divin Maître de nous ouvrir les yeux. Sa grâce nous aidera à trouver la réponse à tant de « pourquoi » qui se pressent sur nos lèvres. Pourquoi l'Eglise est-elle si souvent persécutée ? Parce que la persécution l'empêche de s'endormir dans le bien-être et l'indolence, parce qu'elle réveille ses énergies, fournit à ses enfants l'occasion de pratiquer la vertu jusqu'à l'héroïsme, parce que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Pourquoi le bon Dieu nous fait-il tant souffrir ? Pour nous faire expier nos péchés et subir notre purgatoire ici-bas, pour que nous l'aidions à racheter le monde en portant la croix avec lui, pour nous faire mériter une plus belle place au ciel. Pourquoi Dieu ne nous permet-il pas de jouir de la vie et de ses plaisirs ? Parce que celui qui s'expose au danger y périra et que si nous voulons un jour moissonner dans l'allégresse, il nous faut ici-bas semer dans les larmes.

Oui, m. f., prions et nous comprendrons mieux les desseins de la divine Providence sur nous, nous nous conformerons, nous nous soumettrons plus volontiers à sa très sainte volonté à notre endroit. Et lorsqu'au ciel, un jour, nous y verrons parfaitement clair, nous bénirons, nous remercierons éternellement Dieu de nous avoir conduits en Paradis par des voies si sûres et d'une main si aimante et si paternelle. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LES QUARANTE-HEURES

Je désirerais que les personnes de mon âge racontent aux jeunes ce que c'est que *les Quarante-Heures*. Qu'elles disent ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont entendu.

I. — L'autel, paré de ses ornements les plus riches, surmonté de la grandiose et majestueuse « exposition » qui faisait un trône de toute beauté à la divine Hostie avec ses anges adorateurs, la statue de la foi qui la dominait, les candélabres et les fleurs qui l'entouraient.

L'église remplie d'une foule recueillie ; les offices solennellement célébrés ; des processions pieuses où le T. S. Sacrement était porté sous l'*ombrellino*, escorté des images de la Sainte Vierge et des saints protecteurs de la paroisse et des familles.

Les communions aussi nombreuses qu'aujourd'hui à Pâques.

Les fidèles, par rues et par familles, se succédant dans l'intervalle des offices pour faire une heure d'adoration devant le T. S. Sacrement, et cela pendant trois jours, dimanche, lundi, mardi, de 6 h. du matin à 6 h. du soir.

Voilà en abrégé *ce qu'elles ont vu* et ce qu'elles peuvent raconter, les personnes de mon âge.

II. — *Ce qu'elles ont entendu* pendant les Quarante-Heures :

Des chants liturgiques exécutés avec entrain par les deux lutrins abondamment peuplés et soigneusement préparés.

Des sermons éloquents dans lesquels elles ont entendu faire l'historique de cette belle dévotion des Quarante-Heures et de son but, qui est la réparation des outrages faits à Dieu par les blasphèmes et surtout par les irrévérences et les sacrilèges envers la Sainte Eucharistie.

On leur a démontré que le devoir de la réparation est un devoir personnel qui s'impose à tous pour nos fautes passées et présentes, un devoir paroissial à cause de la responsabilité des membres d'une même société.

On leur a prouvé la puissance de la réparation devant Dieu par les exemples de Moïse et d'Abraham.

On leur disait encore que les hommages rendus à Jésus pendant les Quarante-Heures rappellent l'allégresse des anges de Bethléem, la foi admirable des bergers, la générosité des Mages, la fervente reconnaissance du saint vieillard Siméon, la fidélité des apôtres ; que ces hommages imitent même les honneurs rendus à Jésus au ciel.

Elles ont entendu dire enfin que cette fête, c'est la fête de l'amour de Dieu. Nous aimons Dieu parce qu'il est la beauté infinie, parce qu'il est infiniment bon, parce qu'il nous aime. Que notre amour pour Dieu soit généreux, zélé, réparateur.

Voilà ce qu'elles entendaient dire, les personnes de mon âge, pendant les Quarante-Heures.

III. — De tout cela il ne reste rien, sinon un souvenir. Tout a été détruit, emporté par les spoliations sacrilèges, par l'impiété, par l'irréligion.

— Et remplacé par quoi ?

— Par rien !

— Mais est-ce bien vrai que tout a été détruit ?

— Si l'on s'en tient à l'extérieur, aux solennités, oui. Mais si l'on pénètre dans l'intimité des âmes, non, tout n'a pas été détruit. L'esprit religieux, le goût du bien, le sens du divin, l'amour de Dieu sont au-dessus des attaques et de la malice des méchants. Ces nobles sentiments demeurent dans les âmes tout aussi vivants, aussi zélés, aussi puissants en bonnes œuvres aujourd'hui qu'ils l'étaient autrefois.

Quand, dans la solitude de mon église et mes sollicitudes pastorales, je parcours les stations du Chemin de la croix, à la VIe, je demande au Sauveur de susciter des âmes courageuses, actives, intrépides, comme fut celle de sainte Véronique, et de conserver le feu du divin amour dans les âmes qui le possèdent déjà. Ma prière, à cause des mérites du Sauveur, ne peut être vaine ni stérile.

Toujours il y aura parmi nous des cœurs reconnaissants, aimants, pour dire au grand Dieu du ciel et de la terre qui se fait si petit dans la Sainte Hostie afin de se donner à nous : « Dieu de bonté, vous voulez me nourrir de votre chair adorable après m'avoir racheté au prix de votre sang, que vous êtes digne d'être aimé ! Aussi, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. »

Pourquoi, vous qui m'écoutez, ne seriez-vous pas du nombre de ces âmes désireuses d'aimer Dieu de tout leur cœur et de le faire aimer ?

TOUT LE MONDE DOIT FAIRE SON CARÊME

Aux fidèles qui fréquentent l'église, qui entendent chaque semaine rappeler des vérités religieuses capables de conserver en eux l'esprit du christianisme, je n'en dirai pas plus long sur ce sujet. Ils savent ce que veulent dire ces mots : « Tout le monde doit faire son Carême. »

Mais à ceux qui ne connaissent pas exactement la notion essentielle de la doctrine chrétienne,

soit parce qu'ils ont vécu longtemps sans religion, soit même parce qu'ils ont mené une vie désordonnée, il faut des explications.

C'est pour eux que je dis :

— Tout chrétien, quels que soient son âge et sa condition, doit se priver de quelque chose d'agréable. Il doit même avoir le courage de faire volontairement, par choix, quelque chose de pénible.

I

Vous me demandez dans quel but ?

Je vous réponds :

Dans le but d'imiter N.-S. Jésus-Christ, qui, le premier, s'est privé des agréments que procure la richesse, des douceurs permises de la vie, qui a volontairement, par choix, recherché les plus profondes humiliations, les pires souffrances, une mort infamante et cruelle, parce qu'ainsi il pouvait expier nos péchés et nous prouver l'étendue de son affection.

Vous avez aussi à expier. Faites-le pendant le Carême.

Ne pensez-vous pas que c'est justice de faire pour l'amour du Christ quelque petite chose afin de reconnaître, un peu, tout ce qu'il a fait pour vous ?

En somme, de quoi s'agit-il ?

A titre d'indication, comme exemple, je vous conseille, pour le Carême :

— Acceptez généreusement ce qui vous contrariera, soit dans votre travail, soit dans vos autres occupations, comme vos parties de plaisir.

— Renoncez immédiatement à tout ce qui est contraire à vos devoirs d'état. Avant tout et malgré tout, faites ce que demande votre profession.

— Ne vous plaignez absolument de rien, ni du temps, ni du chaud, ni du froid, ni des hommes, ni des choses. Prenez tout du bon côté, car il y a un bon côté en tout.

— Ne dites à personne que vous souffrez ici ou là, quand c'est une douleur légère et qui ne réclame aucun soin.

— Privez-vous de ce que l'on appelle les superfluités, c'est-à-dire de ce qui n'est pas nécessaire dans le boire, dans le manger, dans les vêtements.

— Abstenez-vous de certaines pensées, de certaines paroles, de certaines actions.

— Observez les lois du jeûne et de l'abstinence, à moins d'en être empêché par un travail pénible ou la mauvaise santé.

II

Tout cela n'est pas bien difficile.

Cela ne vous appauvrira pas de vous priver de quelque chose. Si même vous aimez l'argent, cela vous ira bien.

Cela ne vous rendra pas malade. Les médecins disent que rien n'est plus nuisible à la santé que l'excès dans le boire et dans le manger. Puisque vous voulez jouir d'une bonne santé, faites ce que nous venons de dire.

Cela ne vous rendra pas la vie trop triste. L'expérience prouve que rien ne rend gai comme la pensée qu'on a fait quelque chose de bien, qu'on a accompli un acte de religion.

Interrogez les personnes de mon âge, elles vous diront qu'on était plus gai quand on allait à l'église qu'aujourd'hui où l'on y manque si facilement.

— A quoi cela servira ?

Je vous ai déjà dit que cela servirait à vous faire imiter le Christ et vous faire expier vos fautes.

C'est déjà bien beau. Cela fera quelque chose de plus : cela servira à vous maintenir dans le devoir.

Les sages, les philosophes de tous les temps comme tous les saints ont toujours enseigné que pour être vraiment un homme sage, il faut être capable de se commander à soi-même quelque chose de pénible, de se priver de quelque chose d'agréable.

Donc, quand bien même je ne vous parlerais pas au nom de la religion, mais simplement par affection naturelle, je vous dirais : « Pratiquez ce que je viens de dire et vous mériterez le titre envié d'homme sage. »

Mais parce que je vous parle au nom de la religion et pour accomplir mon devoir d'état, je vous dis : « Faites ce qui vient d'être enseigné et vous mériterez le titre, qui l'emporte sur tous les autres, de fidèle disciple du Christ Jésus.

NÉCESSITÉ ET PRATIQUE DU CARÊME

Le Carême, temps de prière et de pénitence, va commencer.

I. — *Pourquoi le faire ?*

J'interroge ma droite raison. — Elle me dit sans hésiter : « Celui qui a offensé Dieu, doit réparer l'injure qu'il lui a faite. » Conclusion : Donc il faut que je répare. Quelle personne bien instruite de sa religion oserait dire : Je n'ai jamais offensé Dieu, donc je n'ai rien à réparer ?

L'Eglise, toujours soucieuse des intérêts de mon âme, me donne le moyen de le faire sûrement et facilement en me pressant de faire mon Carême. Je le ferai ponctuellement, généreusement.

J'interroge le Sauveur. — Que de fois, au cours de sa vie publique, il a recommandé la pénitence ! Nous connaissons tous cette parole qu'il a prononcée. Mgr l'Evêque nous la redit tous les ans dans le Mandement du Carême, car elle est d'une importance capitale : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Ce qui revient à dire comme notre droite raison : « Puisque vous avez péché, vous devez réparer, sans cela vous ne pouvez prétendre au Paradis. »

Une autre fois, il dit en conclusion de ce qu'il venait de prêcher et de faire : « Faites donc de dignes fruits de pénitence ! » Il est certain que Dieu, infiniment juste, ne nous admettra pas au bonheur des saints, si nous n'avons pas payé la dette contractée par le péché.

J'interroge la Sainte Vierge. — Elle a parlé à son humble confidente de Lourdes, sainte Bernadette. Que lui a-t-elle dit : « La Dame m'a dit de prier et de faire prier pour les pécheurs. » Voilà pour la prière.

Dans une autre apparition, à trois reprises, la Vierge a prononcé le mot *pénitence*. Voilà pour la réparation, l'expiation.

C'est le même langage qu'elle a tenu aux petits bergers de la Salette.

Elle a fait la même exhortation dans d'autres apparitions bien connues.

De la part de celle que je vénère comme une mère, je dois accepter ce conseil. Qui donc peut mieux qu'elle me conseiller ? Qui donc connaît mieux qu'elle mes intérêts ?

L'âme éclairée par ces enseignements et ces raisons, je ferai mon Carême ; autrement dit, je prierai et je ferai pénitence.

II. — *Comment le faire ?*

La prière. — Outre mes prières du matin et du soir que je ne dois jamais omettre, — il faut si peu de temps pour s'acquitter de ce devoir que l'âme aimante remplit avec joie ! — j'assisterai à la prière de la paroisse, parce que c'est un moyen de grande édification et une source de grandes grâces, car N.-S. Jésus-Christ a promis d'être au milieu des fidèles réunis en son nom.

L'expérience apprend que le jour où l'on donne une part notable de son temps au bon Dieu, comme en assistant à la messe, à la prière, l'ouvrage se fait mieux et plus facilement.

A cette prière du soir, on commente les souffrances que Notre-Seigneur a acceptées, voulues, désirées même pour notre salut. Cela ne manquera pas de nous faire aimer mieux le Sauveur, comprendre l'énormité du péché, apprécier le prix de notre âme, regretter nos fautes passées et nous disposer à faire des efforts généreux et persévérants pour éviter le péché à l'avenir.

La pénitence. — *L'abstinence* du mercredi et du vendredi est plutôt un acte d'obéissance qu'une privation. Telle qu'elle est, je l'observerai.

Le jeûne, dont la mauvaise santé et le travail pénible exemptent, n'effraie que les ignorants. Ceux qui savent que le jeûne prescrit par l'Eglise consiste, en somme, à manger peu le matin, à se contenter d'un repas complet à midi et d'un petit repas le soir, ne se font pas du jeûne un épouvantail. Que de personnes, sans le savoir, jeûnent toute l'année en ce qui concerne la quantité de nourriture !

Et voilà à quoi se réduit le Carême.

— A peu de chose, dira-t-on.

— Oui, si l'on en juge d'après les vues des hommes, mais les vues de Dieu ne sont pas les vues des hommes. C'est pourquoi les pratiques du Carême, telles que je viens de vous les décrire, ne sont pas peu de chose, loin de là. Devant Dieu elles sont méritoires, parce que Dieu juge d'après les motifs et les sentiments qui nous font agir. Elles le sont surtout parce que les mérites infinis de N.-S. Jésus-Christ, les mérites surabondants de la Sainte Vierge et des saints, par la Communion des saints, leur donnent une valeur capable de payer toute notre dette, si grande soit-elle.

Puis, ne l'oublions pas, le temps du Carême, c'est le temps de la préparation aux joies de Pâques, aux grâces de la communion pascale. Vous les connaissez, ces joies, vous les avez expérimentées, ces grâces. Elles seront pour vous d'autant plus abondantes que votre Carême aura été mieux sanctifié.

A l'œuvre donc, nous servons un bon Maître ! Il se contente de peu pour nous donner beaucoup.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

AU MARIAGE D'UN GEORGES

Mademoiselle,
Mon cher cousin,

Le voici enfin venu, le moment d'échanger vos serments et de vous donner l'un à l'autre. Je comprends votre impatience et je ne songe pas à différer votre bonheur. Toutefois, au nom de l'Eglise dont je suis le témoin, au nom de Dieu dont je suis le représentant, laissez-moi me réjouir avec vous du grand acte que vous allez accomplir — et vous montrer brièvement dans quelle voie vous allez vous engager.

A genoux au pied de cet autel, vous allez, dans un instant, unir à jamais vos deux existences. Maintenant encore, vous êtes libres, indépendants l'un de l'autre et, malgré votre mutuelle affection, vous êtes étrangers l'un à l'autre. Dans un instant, de votre plein consentement, tout sera changé dans votre vie, car, abdiquant l'un et l'autre votre liberté et votre indépendance personnelles, vous allez, d'un mot, vous lier l'un à l'autre pour toujours. Qu'elle est sublime, cette parole créatrice qui transforme deux inclinations du cœur en un contrat solennel, l'un des plus solennels, à coup sûr, qui se puissent rencontrer ! Ah ! prenez-y garde, il ne s'agit pas d'un de ces contrats résiliables où les parties se réservent de reprendre leur parole ou de revenir sur leurs engagements... Non, non, le mariage chrétien ne laisse place à aucune de ces insécurités que le Code civil peut bien entrevoir et réglementer, mais que l'amour véritable, le vôtre se refuse à envisager. Sous la poussée d'une littérature dénuée de sens moral et religieux, conforme — hélas ! — aux idées du jour, le Code civil peut bien essayer de transformer le saint état du mariage en une convention quelconque, annulable du consentement mutuel d'époux dépourvus d'égards pour la parole donnée et de respect pour les droits les plus sacrés. Le Code civil, néanmoins, est frappé de stérilité et d'impuissance en face de la parole créatrice qui va tomber de vos lèvres et qui prolongera ses effets tout autant que vous. L'essence du mariage chrétien n'est-elle pas, en effet, selon que l'enseigne le saint Evangile, d'unir si intimement l'homme et la femme que tous les pouvoirs humains, la mort elle-même, demeurent désormais incapables d'anéantir cette union. Oh ! comme à cette pensée, l'heure présente doit être douce à vos cœurs ! — et comme l'avenir doit vous apparaître tout rayonnant d'espérances et tout lumineux de confiance !

Dans votre bonheur, cependant, ne soyez pas ingrats et n'oubliez pas, je vous prie, Celui qui en a été, qui en est encore, qui en sera toujours, si vous le voulez, le véritable artisan. Quels qu'aient pu être, en effet, les intermédiaires dont il Lui a plu de se servir, c'est Dieu qui est le véritable auteur de votre union. De toute éternité, Il vous a vus l'un et l'autre, Il vous a distingués l'un et l'autre, Il vous a dirigés l'un vers l'autre. Ses voies, sans doute, sont restées bien mystérieuses durant des années — mais, à travers tous les détours de vos existences, elles sont demeurées constantes. Vous